

MALADIES NUTRITIONNELLES CHEZ LES BOVINS

LE DESIR D'ACCROITRE LES PRODUCTIONS ANIMALES — RAISON D'ÊTRE DE L'INTENSIFICATION FOURRAGÈRE — CONDUIT L'ÉLEVEUR A UTILISER DES ANIMAUX PLUS productifs. La recherche constante d'aptitudes économiques accrues, la conservation, consciente ou inconsciente, et la multiplication des sujets ayant fourni les meilleures performances s'accompagnent de leur entretien dans un milieu plus ou moins artificiel, favorable à l'épanouissement de leurs aptitudes. Il en résulte la création de souches plus productives mais ayant de plus grands besoins — donc plus exposées aux « carences » —, plus ou moins déséquilibrées du point de vue hormonal et moins résistantes aux agressions de tous ordres.

Ce même désir amène à exploiter des animaux dans des régions naturellement peu favorables par leur sol et leur climat, ce qui impose le recours à une végétation artificielle et à des méthodes d'élevage particulières. Du fait de la composition du sol, des conditions climatiques, du choix des espèces cultivées — basé sur ce qui est le plus facile à apprécier, c'est-à-dire la production de matière sèche par unité de surface — apparaissent des possibilités de carences et de déséquilibres alimentaires se traduisant de façons très diverses : lésions osseuses, troubles métaboliques (tétanie de nutrition, tétanie de lactation...), troubles de la reproduction, troubles de la digestion (météorisation, etc.). C'est ainsi qu'en Australasie l'élevage a pu se développer dans

des régions défavorisées grâce à quatre plantes fourragères à chacune desquelles est associée une pathologie spéciale : trèfle blanc et météorisation spumeuse ; trèfle souterrain (très riche en œstrogènes) et renversements d'utérus ; ray-grass anglais et eczéma facial et vertiges d'herbes ; *Phalaris tuberosa* et vertiges.

Les risques de carences et de déséquilibres alimentaires peuvent être accrus par la moindre appétibilité des fourrages qui peut entraîner : soit la sélection par les animaux de certaines parties des plantes — s'ils en ont suffisamment à leur disposition — soit une sous-alimentation plus ou moins marquée si on les contraint à une consommation totale.

De plus, l'intensification fourragère n'est pas un phénomène isolé. Elle est une des mesures d'un plan qui vise toujours, en même temps que l'augmentation de leurs productions, la diminution des frais d'entretien des animaux. Aussi s'accompagne-t-elle très souvent :

— d'une tendance à la réduction des réserves fourragères (foin, ensilage...) qui n'ont pas encore suffisamment bénéficié des progrès de la mécanisation pour leur récolte, leur manutention, leur distribution, souffrent du prix de l'énergie et restent trop dépendantes des conditions météorologiques ;

— de la réduction ou de l'abandon de certaines cultures (racines, tubercules, fourrages saisonniers...) qui permettent la régularisation de l'apport alimentaire aux saisons critiques et des substitutions alimentaires progressives ;

— du raccourcissement ou de la suppression des périodes de transition entre régime hivernal et pâturage pour diminuer l'importance des réserves fourragères et pour économiser de la main-d'œuvre ;

— d'une tendance au pâturage continu qui rend plus difficile la supplémentation de la ration d'herbe et expose les animaux en permanence aux intempéries. Si la vie au grand air est favorable au développement de la résistance organique des animaux lorsque des abris — naturels ou artificiels — leur permettent de se protéger des vents, de la pluie ou du soleil excessifs, le rationnement du pâturage et la culture de l'herbe sur des terres soumises à la rotation ne sont pas toujours compatibles avec l'existence d'abris ou l'accès des animaux à ces abris.

Il serait donc aventureux d'imputer à la seule intensification fourragère la totalité des accidents observés à l'occasion de sa mise en œuvre. S'il peut être tentant et facile, à partir de quelques exemples concrets, d'échafauder,

à l'aide d'hypothèses s'étayant les unes les autres, des théories d'apparence rationnelle rendant le progrès agricole responsable de la majorité des maux dont souffrent nos animaux... et des nôtres, il apparaît beaucoup plus difficile de faire, dans l'étiologie des accidents qui nous préoccupent, la part qui revient :

- au fourrage en fonction : du sol, de la fumure, du climat, des conditions de son utilisation...
- aux animaux et à leur « constitution »,
- à l'Homme en tant que responsable des conditions de vie des animaux.

Un tel travail — dont l'importance et la difficulté n'échapperont à personne — est à peine ébauché.

A notre connaissance, la seule tentative faite dans ce sens, en France, est celle de MM. Larvor, Brochart et Théret (1) concernant la tétanie de nutrition et la tétanie de lactation.

Nous avons, quant à nous, diffusé un questionnaire auprès des représentants des C.E.T.A. rassemblés à Vichy, à l'occasion de la réunion de la Fédération Nationale des C.E.T.A. et dans certaines Maisons de l'Élevage qui ont bien voulu nous apporter une collaboration plus précise dont nous tenons à les remercier.

Le dépouillement de cette enquête s'est révélé très difficile; la plupart des éleveurs exploitent simultanément différents types de prairies (permanentes, temporaires et artificielles) et le plus grand nombre d'entre eux n'ont pas de références précises sur la pathologie de leurs animaux avant l'intensification de leur production fourragère. Les renseignements fournis sont donc très subjectifs.

On peut cependant retenir que : sur 58 agriculteurs répartis dans 30 départements et possédant 3.600 U.G.B., 19 (soit 32 %) exploitant 540 U.G.B. (soit 15 %) n'incriminent absolument pas la prairie comme cause d'accidents pathologiques.

39 exploitants (67 %), qui entretiennent 2.992 U.G.B. (84 % du total) ont signalé avoir été aux prises avec des troubles pouvant reconnaître une origine alimentaire et se répartissant comme suit : fièvre vitulaire 9, tétanie d'herbage 6, infécondité 4, mammites 3, météorisation 17. Il faut noter cependant que la quasi-totalité des agriculteurs soumis à l'enquête distribuent

des condiments minéraux à leurs animaux, au moins en période d'alimentation hivernale. Les accidents signalés ne paraissent pas plus fréquents sur prairies temporaires que sur prairies permanentes intensives ou extensives — sauf la météorisation qui est étroitement liée à l'utilisation des légumineuses (luzerne et trèfle). Aucun des éleveurs ayant abordé, sous une forme ou sous une autre, l'intensification de sa production fourragère, parmi ceux qui ont répondu à notre enquête, n'a jugé l'augmentation des risques pathologiques consécutifs à cette intensification suffisante pour abandonner la voie dans laquelle il est engagé.

Il semble donc que les éventuels dangers que peut présenter pour la santé des animaux l'intensification de la production fourragère soient considérablement moindres que ce que d'aucuns l'ont — un peu à la légère — affirmé. L'exploitation rationnelle des prairies par des animaux convenablement choisis, la complémentation judicieuse de l'alimentation à certaines périodes critiques, quelques précautions simples d'ordre hygiénique doivent permettre de tirer — sans risques accrus — le meilleur parti et le maximum de profit d'une alimentation considérablement plus abondante.

Professeur LADRAT,
Docteur Vétérinaire,
E.N.S.A., Grignon (S.-et-O.).